

JĘDRZEJ PAWLICKI

Université Adam Mickiewicz, Poznań

LES TRIBULATIONS PARISIENNES DE L'OFFICIER ÉCRIVAIN :
L'ŒUVRE AUTOBIOGRAPHIQUE DE YASMINA KHADRA
ET SON ACCUEIL EN FRANCE

Abstract. Pawlicki Jędrzej, *Les tribulations parisiennes de l'officier écrivain : l'œuvre autobiographique de Yasmina Khadra et son accueil en France* [Afflictions encountered in Paris by an army officer and writer: autobiographical works of Yasmina Khadra and their reception in France], *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXIX/1: 2012, pp. 99-106, ISBN 978-83-232-2410-5, ISSN 0137-2475, eISSN 2084-4158.

This article describes Yasmina Khadra's autobiographical work composed of two books : *L'écrivain* and *L'imposture des mots* and its reception in France. The main purpose of this study was to establish the literary genre of these books, which implies determining whether Khadra's work represents an autobiography or an autofiction with reference to P. Lejeune's and V. Colonna's theoretical studies. The dividing line between two genres in Khadra's works reflects his inner split between being either a soldier or a writer. The presentation will also help to understand the controversy resulting from Khadra's participation in Algerian civil war. Moreover the analysis is related to modern Algerian history.

Keywords. Algerian literature, Algerian history, Algerian civil war, autobiography, autofiction

Vers la fin des années 1990 Yasmina Khadra (pseudonyme de Mohammed Moulessehoul) est devenu l'un des écrivains algériens les plus importants. Il doit son statut à la description poignante de la genèse du terrorisme en Algérie et de la séduction des jeunes par les idées fondamentalistes. Le succès de Khadra se traduit aussi par sa propre expérience de lutte contre les terroristes. Quand les forces d'État se sont opposées dans un conflit sanglant aux groupes islamistes au début des années 1990, il a choisi de se battre du côté de l'armée malgré la réputation compromise des dirigeants du pays : à l'époque, il était lui-même un officier professionnel. En même temps, il continuait son travail d'écrivain entamé dans les années 1980. Son pseudonyme date de cette époque-là et servait alors à éviter le comité de censure militaire imposé à Mohammed Moulessehoul par ses supérieurs. Il l'a gardé dans la décennie suivante à cause de la chasse aux intellectuels organisée par les fondamentalistes.

En fait, le mystère concernant l'identité de l'écrivain contribuait à augmenter encore l'attention du public. Au début du nouveau millénaire, Khadra a décidé de prendre sa retraite et de s'installer définitivement en France pour se consacrer entièrement à l'écriture. La révélation de son véritable nom et du passé de l'ancien militaire fut un grand scoop de la rentrée littéraire de janvier 2001. Dans un entretien

accordé à Jean-Luc Douin pour *Le Monde*, Mohammed Moulessehoul a expliqué les raisons de son engagement dans la guerre civile en Algérie et décrit les contraintes qui l'avaient poussé à rester dans l'anonymat (« Yasmina Khadra se démasque », *Le Monde des livres* du 12 janvier 2001). L'interview en question annonçait aussi la publication de l'autobiographie khadraïenne intitulée *L'écrivain*. L'accueil du livre s'est doublé d'un débat sur les responsabilités de l'armée algérienne concernant les prétendus crimes perpétrés durant la guerre civile. La polémique s'est engagée après la publication, aux éditions La Découverte, de *La sale guerre*, témoignage de Habib Souaïdia, ancien soldat algérien installé en France. Il a accusé les dirigeants de l'armée d'avoir orchestré des attentats contre la population civile pour répandre l'impression qu'ils constituaient la seule force capable de restituer la paix dans le pays. Ayant pris la défense de l'institution militaire, Mohammed Moulessehoul s'est exposé à la méfiance d'une partie des intellectuels français liés à la gauche et traditionnellement hostiles au militarisme. Il a continué son entreprise autobiographique avec *L'imposture des mots*, soi-disant journal de publication de *L'écrivain* (Tallandier, 2002 : 4), où il a décrit le fonctionnement des médias français et les mécanismes d'évaluation des auteurs. Il est donc nécessaire de voir ce qui s'est produit entre la publication des deux livres pour comprendre l'évolution de l'auteur qui a passé de l'éloge de la littérature dans *L'écrivain* au sentiment de méfiance dans *L'imposture des mots*.

L'écrivain est une autobiographie classique qui s'inscrit dans le cadre défini par Philippe Lejeune. L'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage, condition *sine qua non* d'une autobiographie, est évidente malgré l'usage du pseudonyme littéraire qui, certes, double les noms mais n'affecte point l'identité qui reste ainsi indemne (Lejeune, 1975 : 24). Dans *L'écrivain*, Khadra a décrit son itinéraire de l'âge de neuf ans, quand il avait été envoyé par son père à l'école des cadets, jusqu'au seuil de la maturité, quand il avait décidé de poursuivre la carrière militaire, aussi sous la pression du père. Il a donc enfermé dans le récit une période importante de sa vie où son rêve de devenir écrivain s'était fixé. C'est le sort difficile et la vie dans une caserne militaire qui l'incitait à s'enfuir dans l'imagination et les livres :

Plus le destin me flouait, et plus j'en bavais de lui rendre la monnaie de sa pièce. Pour moi, chaque poème que j'écrivais, chaque nouvelle, chaque texte étaient des ripostes, des pieds de nez que je lui adressais. Je voulais que ma métaphore soit aussi imparable que mon refus de céder, ma tournure de phrase capable de supplanter les mauvais tours que m'infligeait la fatalité [...] J'avais une revanche à prendre, sur moi-même d'abord, ensuite sur ceux qui s'étaient dépêchés à me jeter au rebut. Et cette revanche, c'était d'être, un jour, ce que j'idéalisais le plus : un écrivain ! (Khadra, 2001 : 204-205).

Quant à *L'imposture des mots*, sa définition générique est plus difficile¹. Malgré le respect de l'identité du héros-narrateur et de l'auteur, le livre s'apparente plutôt à l'autofiction telle que l'a conçue Vincent Colonna : procédé littéraire de

¹ Dans son article sur *L'imposture des mots*, Habiba Belarbi pose « le problème d'appartenance générique » de ce texte qu'elle traite d'« iconoclaste et inclassable » (Belarbi, 2011, p. 84).

fonctionnalisation de soi, pratique d'écriture qui consiste à concilier le fictionnel et le fictif, à mêler la mise en forme littéraire et la fabulation (Lejeune, 1993 : 8). Même si *L'imposture des mots* respecte le pacte autobiographique et relate les faits réels telles les rencontres du héros-narrateur avec des journalistes, des éditeurs et des écrivains (Jean-Luc Douin du *Monde*, Florence Aubenas de *Libération*, Bernard Barrault des éditions Julliard, Boualem Sansal), il joue aussi sur le registre fantastique. Le narrateur est hanté par les fantômes de littérature : personnages de ses romans (Zane de Ghachimat et Haj Maurice des *Agneaux du Seigneur*, Salah l'Indochine de *À quoi rêvent les loups* et le commissaire Llob du cycle policier), écrivains (Kateb Yacine, Nietzsche, Nazim Hikmet, Malek Haddad) et personnages (le Zarathoustra de Nietzsche). Ce tableau est complété enfin par le commandant Mohammed Moulessehoul qui en veut au romancier Yasmina Khadra.

Ce dédoublement générique est un signe des difficultés éprouvées par le narrateur en proie au sentiment de décomposition : il n'arrive plus à concilier les deux parts de son identité, celle du soldat et celle de l'écrivain. D'où les trois possibilités d'interpréter le titre du récit khadraïen. Tout d'abord, *L'imposture des mots* est une tentative de réussir un genre impossible, à califourchon entre la référentialité et le fantastique, identifié ici comme une autofiction. Dans le deuxième sens, l'imposture est dévoilée par la critique littéraire qui s'attendait à accueillir une brave femme et s'est confrontée à un homme et un ancien soldat, opposé aux idées de l'intelligentsia occidentale. L'imposture, enfin, est vécue par l'auteur lui-même qui voulait atteindre son olympe (« Pour moi, le troisième millénaire sera parisien ou ne sera pas » ; Khadra, 2002 : 25) mais doit toujours rendre des comptes de son passé. Il s'est donc trompé sur la nature de la littérature et le caractère de ses représentants. Il s'ensuit que le style acerbe de *L'imposture des mots* est nourri des tribulations parisiennes de Yasmina Khadra vécues après la publication de *L'écrivain*. Elles concernent surtout la tempête médiatique déclenchée par les accusations de l'armée algérienne et sa défense prise par Khadra.

Dans une critique de *L'écrivain* écrite pour *Libération*, Florence Aubenas pose effectivement la question sur les liens de Khadra avec l'armée :

Il suffit d'avoir fait un détour du rayon littérature à celui des droits de l'homme pour savoir ce que pèse l'armée en Algérie. Des exécutions sommaires, 30 000 civils portés disparus, des accusations d'avoir participé à certains massacres, d'autres d'avoir laissé égorger des villages sans même tenter d'intervenir. Et en ouvrant le livre de Khadra, on tombe dans une sorte de pagnolade, des doigts tachés d'encre, des raclées et des amitiés, auxquels une amertume et un verbe râpeux donnent une certaine saveur. Des casernes, univers inconnu et terrible où Moulessehoul a servi dans les unités de combat, rien. Interrogé, l'auteur se met au garde-à-vous. « Je suis fier d'avoir appartenu à l'armée, c'est ma mère. Elle m'a adopté et aimé à sa manière » (Aubenas, 2001 : 4).

En fait, la rencontre de Khadra avec la journaliste a été décrite dans *L'imposture des mots*. Étant venue surtout pour questionner l'officier Mohammed Moulessehoul,

Florence Aubenas ne s'intéressait point à l'écrivain Yasmina Khadra. D'où l'interview tournée en bataille : « Elle cherche la faille dans le dispositif du militaire, contourne les obstacles, jauge les tranchées, tente des diversions [...], professionnelle jusqu'à la dernière cartouche » (Khadra, 2002 : 67-68). L'attitude dérisoire du narrateur sert à souligner le malentendu : au lieu de se référer à l'œuvre, on juge son auteur. C'est pourquoi Alek Baylee Toumi, défenseur ardent de Mohammed Moulessehou, a traité *L'imposture des mots* d'« un témoignage bouleversant sur une certaine gauche française, qui continue de douter encore des crimes islamistes, et n'hésite pas à détruire ceux qui n'épousent pas ses thèses révisionnistes » (Baylee Toumi, 2003 : 14).

Le reproche majeur à Khadra est d'avoir omis son engagement dans la guerre civile et, par conséquent, d'avoir donné une image incomplète des forces de sécurité. Certes, l'armée peinte par lui dans *L'écrivain* n'est pas celle du témoignage de Habib Souaïdia ou de l'article de Florence Aubenas, mais le but de son récit est aussi différent : en tant qu'autobiographie, il développe une certaine vision de la vie de Mohammed Moulessehou. Cela veut dire que la visée documentaire n'est pas son objectif majeur. L'armée, telle que Khadra l'a décrite, est une morne institution parce qu'elle reste incompatible avec les rêves d'enfance du héros-narrateur ; l'armée dénoncée par Souaïdia et les journalistes est coupable des crimes dont il était témoin. D'ailleurs, Yasmina Khadra souligne qu'il n'a jamais été témoin des violences faites par les militaires.

Dans une interview donnée au quotidien *El Watan* le 17 février 2001, il répond aux poursuites et continue de défendre sa démarche : « Je n'ai jamais entendu directement ou entendu parler d'un ordre proféré par qui que ce soit pour assassiner des civils. Je n'ai jamais été témoin, de près ou de loin, de violences ou de massacres de villageois perpétrés par des militaires » (Khadra, 2001b). Dans le même entretien, Khadra appelle le livre de Souaïdia « un effroyable tissu de mensonges écrit par un homme qui a prêté son nom à des manipulations ». Selon lui, l'armée est le seul pilier de l'État algérien et sa mise en cause contribue à maintenir le chaos au pays qui n'est pas encore sorti d'une crise grave.

Après avoir exprimé son indignation, Yasmina Khadra donne une critique plus objective du livre de Habib Souaïdia. Dans une interview accordée à *Marianne* du 19 au 25 février, il contredit deux faits répertoriés dans *La sale guerre* :

C'est tout un livre qu'il faudrait écrire pour démentir celui-là ! Un exemple parmi d'autres : l'auteur soutient qu'en 1995, à Aïn-Defla, lors d'une grande offensive contre le GIA, l'armée a bombardé indistinctement des civils et des caches de terroristes. Or, j'ai participé à cette opération. Avant le déluge de feu, nous avons évacué tous les civils. Après l'opération, lorsque nous avons ramassé les corps, il n'y avait que des soldats et des terroristes ; il nous est arrivé de renoncer à des assauts parce que, précisément, les terroristes détenaient des otages civils. Comment accepter que l'auteur attribue à la sécurité militaire l'attentat du 1^{er} novembre 1994 à Mostaganem ? J'étais là, j'ai tout vu (Khadra, 2001c).

Le premier démenti opposé à Habib Souaïdia concerne l'opération de l'armée dans les maquis d'Aïn-Defla, situés à 120 kilomètres au sud-ouest d'Alger, en mars 1995. L'offensive avait pour but de prévenir les terroristes qui s'apprêtaient à attaquer le siège de la région militaire de Blida. Selon Souaïdia, le bombardement qui a duré une semaine a coûté la vie à des centaines de civils tandis que le nombre d'authentiques militants islamistes tués était de l'ordre de cent à deux cents (Souaïdia, 2001 : 236). Le deuxième fait contredit par Khadra est l'attribution de l'attentat du 1^{er} novembre 1994 dans le cimetière de Sidi-Ali (*wilaya* de Mostaganem) à la Sécurité militaire (SM). À en croire l'auteur de *La sale guerre*, les forces spéciales sont responsables de cet incident suite auquel sept jeunes scouts musulmans ont été tués (Souaïdia, 2001, p. 108). Souaïdia impute ce crime aux services secrets qu'il estime le véritable centre du pouvoir en Algérie depuis l'indépendance.

Rachid Boudjedra, quant à lui, soutient l'argumentation de Khadra et dénonce un courant politique et intellectuel lié à la gauche française et manipulé par le directeur des éditions La Découverte François Gèze qui a publié le livre de Souaïdia parce qu'il avait besoin d'un scoop (Boudjedra, 2001). Selon Boudjedra, le mouvement est appuyé aussi par le Front des forces socialistes (FFS), parti algérien fondé en 1963 et dirigé par Hocine Aït Ahmed, héros de la guerre d'indépendance qui s'oppose au système politique en Algérie. L'écrivain dénonce l'injustice des médias français qui prêtent leur attention aux accusations contre l'État algérien en dépit des textes dénonçant le terrorisme : les siens (*Timimoun, La vie à l'endroit*) et ceux de Yasmina Khadra. Ses arguments sont largement repris dans l'appel « Contre la confusion et le défaitisme », signé par les intellectuels algériens qui contredisent les accusations contre l'armée. Les signataires de l'appel, avec Mohammed Dib en tête, mettent en cause la pensée occidentale qui confond deux violences différentes : celle des terroristes et celle de l'État, légitime et soutenue par les citoyens.

La réception de l'autobiographie khadraïenne est donc influencée par un débat violent et médiatisé. Khadra y prend part non seulement pour justifier l'armée algérienne mais aussi pour rétablir sa réputation. Dans *L'imposture des mots*, il décrit les difficultés à publier dans *Le Monde* sa réponse au livre de Habib Souaïdia : « Depuis que Betty Mialet [des éditions Julliard] m'a téléphoné pour m'informer que ma lettre est différemment accueillie au *Monde* et qu'apparemment les avis défavorables quant à sa publication vont avoir le dessus, je flâne dans un état second » (Khadra, 2002 : 139). Finalement, l'article fut accepté et publié le 13 mars sous le titre « À ceux qui crachent dans nos larmes ». Yasmina Khadra y soutient ses propos des interviews antérieures accordées à la presse occidentale et algérienne tout en admettant que la guerre civile des années 1990 n'a pas encore livré tous ses secrets : la confusion occulte toujours les enjeux de cette guerre plurielle dont les tenants ne sont pas dévoilés. Il donne son témoignage et critique ensuite les intellectuels français :

Que savez-vous de la guerre, vous qui êtes si bien dans vos tours d'ivoire, et qu'avez-vous fait pour nous qui tous les jours enterrions nos morts et qui veillions au grain toutes les nuits, convaincus que personne ne viendrait compatir à notre douleur ? Rien. Vous n'avez absolument rien fait. Huit années durant, vous avez assisté à une intenable boucherie en spectateurs éblouis, ne tendant la main que pour cueillir nos cris ou nous repousser dans la tourmente à laquelle nous tentions d'échapper.

Que savez-vous de tous ces cadets tués au combat, de ces milliers de soldats fauchés à la fleur de l'âge et dont la majorité n'a jamais embrassé une lèvre aimée ou connu les palpitations d'un amour naissant ? Quels souvenirs gardez-vous de ces visages éteints, de ces corps qui ne bougent plus au pied d'arbres brûlés, de ces bouillies de chair qui indiquent qu'une bombe a explosé à tel ou tel endroit ? Vous n'avez rien vu de notre enfer et vous ne mesurerez jamais l'ampleur de notre chagrin ni l'envergure de notre bravoure (Khadra, 2001d : 13).

Cette intervention très personnelle engage l'expérience du commandant Moulessehoul aussi bien que la renommée de l'écrivain Khadra qui refuse d'admettre la possibilité de l'implication de l'armée algérienne dans des crimes. Même s'il constate des erreurs et des dérapages, notamment au début du conflit, il les explique par la surprise que fut pour l'institution militaire l'irruption du terrorisme islamiste. Il n'empêche que cet argument est atténué par les historiens : c'est le coup d'État de l'armée qui a appris aux islamistes que le pouvoir se gagne par la violence et se maintient par la dictature (Kaszniak-Christian, 2006 : 458).

Le même jour, *Le Monde* a publié un autre article sur le sujet, celui de M. Mohammed Ghoulmi, ambassadeur d'Algérie en France. Selon lui, l'argument portant sur l'affrontement avec les terroristes voulu par la haute hiérarchie de l'armée soucieuse de se maintenir au pouvoir manque de logique. Sinon la pratique politique algérienne consisterait à renforcer le régime par sa déstabilisation. Il est pourtant évident que la stratégie d'intimidation de la population pour se présenter ensuite comme la force qui restitue l'ordre peut être efficace. La question est de savoir si les généraux algériens l'ont adoptée. Quoi qu'il en soit, à l'instar de Yasmina Khadra, l'ambassadeur reconnaît des écarts dans la guerre contre les islamistes :

Qu'il y ait eu des exactions, des bavures et des dépassements dans la lutte antiterroriste, la presse algérienne n'a cessé d'en faire état et les plus hautes instances officielles ne l'ont jamais caché. Des dizaines de cas ont été identifiés et leurs auteurs traduits devant les tribunaux militaires qui les ont sévèrement sanctionnés (Ghoulmi, 2001 : 13).

Habib Souaïdia, quant à lui, ne tarde pas à répondre à ses compatriotes. Dans un article publié dans *Le Monde* du 17 avril, il engage une polémique avec Rachid Boudjedra et Mohammed Ghoulmi. Il demande la création d'une commission d'enquête indépendante pour établir la vérité sur les coupables des crimes commis durant la guerre civile. Selon lui, il est indispensable que cette commission soit internationale pour que la justice soit rendue. L'auteur de *La sale guerre* conteste, enfin, les propos de Yasmina Khadra :

Quant à l'officier-écrivain Yasmina Khadra, qui, « *durant huit années de guerre, n'a jamais été témoin [du] moindre massacre de civils susceptible d'être perpétré par l'armée* » et affirme que

tous l'ont été par les GIA (*Le Monde* du 13 mars), je sais qu'il ne faisait pas partie des forces spéciales quand j'y étais et qu'il n'a jamais été le témoin des tortures et des tueries dont j'ai rendu compte : par quel miracle peut-il affirmer que les militaires ne sont pas responsables que de « *dérapages isolés* » et faire semblant d'ignorer que les GIA sont largement manipulés par le DRS ? Pour moi, Yasmina Khadra fait partie de ces nombreux officiers « HTM » (« *hchicha taalba ma'icha* » : « *une herbe qui ne demande qu'à pousser* »), comme on appelle en Algérie ceux qui préférèrent ne se poser aucune question (Souaïdia, 2001b : 10).

La déclaration de Khadra est aussi mise en question par Ali Baali, porte-parole du Mouvement algérien des officiers libres (MAOL), organisation qui dénonce le pouvoir algérien et se donne pour but de rassembler des preuves contre la haute hiérarchie militaire. Baali reproche à Khadra la déloyauté et la naïveté :

Je peux être indulgent avec l'écrivain romancier, mais pas avec l'officier professionnel, et dans ce cas il doit répondre à une série de questions restées sans la moindre réponse depuis le début de la tragédie algérienne. Dans quelles circonstances s'est-il trouvé témoin de massacres ? Pourquoi n'est-il pas intervenu ? Comment reconnaît-il les GIA ? Tout militaire qui se respecte sait qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans ce conflit (Baali, 2001 : 20).

Souaïdia et Baali mettent en doute l'intégrité de Yasmina Khadra. Selon eux, le commandant Moulessehoul s'est laissé emporter par les manipulations des chefs de l'armée par opportunisme ou naïveté. Il est intéressant de noter que les polémistes jouent sur le double engagement, celui d'officier et celui d'écrivain, comme si ce dernier provoquait de la confusion dans le témoignage du premier. C'est pourquoi, suite à la révélation de son identité et au débat sur « la sale guerre », Mohammed Moulessehoul avait besoin de défendre son intégrité et convaincre le public qu'il était possible de garder sa probité dans les maquis algériens durant la guerre contre les terroristes. Il s'est adonné à ce travail dans *L'imposture des mots*.

En 2010, Yasmina Khadra est revenu à son genre fétiche qu'est la fable philosophique. Dans *L'Olympe des Infortunes* (Julliard), il a renoué avec la thématique exploitée déjà dans ses premiers écrits : *Amen !* (à compte d'auteur, 1984) et *De l'autre côté de la ville* (L'Harmattan, 1988). Il y décrit un monde des laissés-pour-compte vivant à la marge de la société, avec leurs souffrances et rêves mais aussi avec une certaine dignité de vagabonds. Il a mis en scène un univers sans ancrage spatial ou temporel pour assurer le caractère universel à ses récits. Pourtant, *L'Olympe des Infortunes* n'a pas remporté un grand succès. Il y a donc une espèce de tension entre les motifs et genres qui avaient assuré le succès à l'écrivain et ceux qu'il a décidé de reprendre une fois sa notoriété acquise. Il en ressort que Khadra convainc le plus quand il touche au concret et trempe sa plume dans du sang, fût-il le sien.

BIBLIOGRAPHIE

- Aubenas, F. (2001). « Yasmina recadré », *Libération* du 18 janvier.
Baali, A. (2001). « Témoins d'une guerre en Algérie », *Le Monde* du 23 mars.

- Baylee Toumi, A. (2003). « La question du 'qui tue qui' dans *L'imposture des mots* de Yasmina Khadra » in *Francofonia*, vol. 12.
- Belarbi, H. (2011). « *L'imposture des mots* de Yasmina Khadra, théâtralité des écrits, mystification du récit » in J.-C. Delmeule (dir.), *La Tortue Verte. Revue en ligne des Littératures Francophones* (Actes du Colloque international de littérature : L'Imposture).
- Boudjedra, R. (2001). « Mon hommage à l'armée (propos recueillis par Rachid Mokhtari) », *Le Matin* du 22 février.
- Ghoulmi, M. (2001). « Algérie : monstrueuses invraisemblances », *Le Monde* du 13 mars.
- Kasznik-Christian, A. (2006). *Algieria*, Warszawa : Wydawnictwo Trio.
- Khadra, Y. (2001). *L'écrivain*, Paris : Julliard.
- (2001b). « Les massacres ont été commis par les intégristes armés (propos recueillis par Nadja Bouzeghrane) », *El Watan* du 17 février.
 - (2001c). « Leur djihad et le nôtre (propos recueillis par Abdel Taos) », *Marianne* du 19 au 25 février.
 - (2001d). « À ceux qui crachent dans nos larmes », *Le Monde* du 13 mars.
 - (2002). *L'imposture des mots*, Paris : Julliard.
- Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*, Paris : Seuil.
- (1993). « Autofictions & Cie. Pièce en cinq actes » in S. Doubrovsky, J. Lecarme, P. Lejeune (dir.), *Autofictions & Cie*, Paris : Université Paris X.
- Souaïdia, H. (2001). *La sale guerre*, Paris : Gallimard [2001, La Découverte].
- (2001b). « En Algérie, le roi est nu », *Le Monde* du 17 avril.
- Tallandier, F. (2002) « Le miroirs de l'exil », *Le Figaro Littéraire* du 7 février.